

Pygmalion et Galatée

(d'après les Métamorphoses d'Ovide)

Pygmalion était un sculpteur de grand talent qui vivait seul, sans épouse, et, longtemps, aucune femme ne partagea sa couche.

Il arriva cependant qu'un jour, guidé par un art merveilleux, il réalisa une statue d'ivoire éblouissante. Elle représentait une femme comme il n'en exista jamais, et l'artiste devint amoureux de son œuvre. On aurait même dit qu'elle respirait ! Ébloui, le cœur brûlant d'amour, Pygmalion se prit de passion pour les charmes dont il était l'auteur. Plus d'une fois, il avança la main vers sa statue, il la toucha. Était-ce un corps ? Était-ce de l'ivoire ? De l'ivoire ! Non, il ne pouvait pas, il ne voulait pas l'accepter. Il lui donna des baisers, et s'imagina que ces baisers lui étaient rendus. Tour à tour, il lui parla, il l'étreignit. Il s'imagina que la chair cédait à la pression de ses doigts. Tantôt il la comblait de caresses, tantôt il lui prodiguait les dons chers aux jeunes filles : coquillages, pierres brillantes, petits oiseaux, fleurs de mille couleurs, lis, larmes tombées du tronc des Héliades (1). Ce n'était pas tout, il la revêtait de tissus précieux. À ses doigts, étincelaient des diamants ; à son cou, de superbes colliers ; à ses oreilles, de légers anneaux, et sur sa gorge, des chaînes d'or qui pendaient. Tout lui convenait, et sans aucun artifice, elle semblait encore plus belle. Il la couchait sur des tapis de pourpre. Il l'appelait son épouse. Il la contemplait étendue sur un duvet moelleux. Il croyait qu'elle y était sensible.



C'était la fête de Vénus. Chypre tout entière célébrait cette fameuse journée. L'or éclatait sur les cornes recourbées des génisses sacrifiées pour la déesse. L'encens fumait. Pygmalion déposa son offrande sur l'autel, et debout, il dit d'une voix timide : « Grands dieux, si tout vous est possible, donnez-moi une épouse... (il n'osa pas nommer la statue) semblable à ma statue d'ivoire ».

(1) l'ambre qui coule des peupliers



Vénus l'entendit. La blonde déesse, présente elle-même à cette fête, comprit les vœux qu'il avait formulés et lui envoya un heureux présage : trois fois, une flamme brillante s'éleva vers le ciel. Pygmalion revint, il vola à l'objet de sa flamme imaginaire. Il se pencha sur le lit, il couvrit la statue de baisers. Dieux ! ses lèvres étaient tièdes. Il approcha de nouveau la bouche. D'une main tremblante, il interrogea le cœur : l'ivoire ému s'attendrit, il avait perdu sa dureté première. Il céda sous les doigts. Pygmalion s'étonna. Il se réjouit timidement de son bonheur, il craignait de se tromper. Sa main pressa et pressa encore l'objet de son amour. ELLE EXISTAIT. Il sentit battre les veines de la jeune fille. Alors, seulement alors, Pygmalion, transporté de joie, rendit grâce à Vénus. Enfin ce n'était plus sur une froide bouche que sa bouche se posait. La jeune femme sentit les baisers qu'il lui donnait. Elle les sentit car elle avait rougi. Ses yeux timides s'ouvrirent à la lumière, et d'abord elle vit le ciel puis son amant. Pygmalion l'appela Galatée.

Quand la lune eut rempli neuf fois son croissant, Paphos, une fille, vit le jour et donna son nom à l'île sur laquelle elle naquit.

